PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

1re ANNÉE. — N° 7. Janvier 1889.

SOMMAIRE

APERÇU DE SOLIDARITÉ UNIVERSELLE

Je suis un atome dans l'Humanité, qui elle-même est un atome dans l'Univers. Lorsque je dis *je* pour exprimer ma pensée, j'ai la conscience de mon infimité relative, et le *moi* ne peut être *haïssable*, lorsque ce moi se manifeste pour dire : *J'aime*. Atome, j'ai conscience d'être un organisme, c'est-à-dire une harmonie réalisée, et je sens au-dessous de moi des organismes plus petits que j'ai connus dans le passé de mon évolution, et je sens au-dessus de moi des organismes plus grands, des harmonies immenses vers lesquelles j'aspire pour me combiner en elles dans une évolution collective.

Je sens dans l'Humanité une communion future qui se cherche, je sens que je me cherche dans l'Humanité, pour me combiner en elle aux intelligences qui la composent, pour ne faire plus avec elle qu'un *moi* supérieur dans une même vie consciente. Je crois en ma conscience personnelle et en sa perpétuité, mais je crois en la conscience des harmonies plus grandes qui me contiendront sans me dissoudre, et je crois en leur perpétuité. J'y crois par sentiment, j'y crois par raison. J'y crois par connaissance, j'y crois par amour.

J'aime l'Humanité, parce que je me sens dans l'Humanité, parce que je ne suis rien sans l'Humanité. J'aime les animaux, j'aime les plantes et les minéraux, parce que je sens qu'ils montent vers l'Humanité, et je me penche vers eux pour leur tendre la main. J'aime les espaces, j'aime les astres vivants, parce que je me sens emporté vers les espa-

ces, parce que je sens l'Humanité reliée aux planètes et aux étoiles, comme les cellules encéphaliques sont reliées entre elles dans mon organisme cérébral.

J'aime tout ce qui est, parce que je suis frère de tout ce qui est. J'aime ce qui m'aime, parce que ce qui m'aime me donne la vie et la joie, et me grandit de toute sa grandeur. J'aime ce qui ne m'aime pas, parce que ce qui ne m'aime pas manque à ma vie, parce que j'ai soif d'être aimé de ce qui ne m'aime pas, parce que ce qui ne m'aime pas m'aimera. J'aime ce qui me hait, parce que la haine me fait mal, parce que je veux triompher de ce qui me hait, et que je ne puis triompher de ce qui me hait qu'en l'aimant ; j'aime ce qui me hait, parce que ce qui me hait, c'est encore l'Humanité, et que je suis de l'Humanité, parce que je me sens dans l'Humanité, parce que je me sens dans tout ce qui est l'Humanité, parce que je sens que je me hais moi-même, si je n'aime l'Humanité tout entière.

Sous l'impulsion de l'Humanité, je cherche avec mes frères qui subissent la même impulsion, et cette impulsion est fécondée par l'influence des harmonies supérieures. Et une conviction s'établit, forte, simple, raisonnée, sympathique. Et le devoir de cette conviction est de se répandre, pour apporter sa part au commun travail humain, pour concourir à l'organisation, à la grandeur, à l'affranchissement de l'Humanité.

L'Humanité est esclave de ce qui asservit l'homme. L'homme est esclave de ce qui asservit l'Humanité. L'Humanité est esclave des dogmes, qui asservissent l'homme. L'homme est esclave des passions égoïstes, qui asservissent l'Humanité. Aux dogmes il faut substituer la science. Aux passions égoïstes il faut substituer le grand amour. Et il faut que la science exhale l'amour, et il faut que l'amour soit le parfum de la science....

Gloire aux chercheurs consciencieux, quelles que soient les ombres qui restent dans leurs œuvres ! D'autres dissiperont ces ombres, et dans la grande lumière, tous ces travaux trouveront leurs anastomoses pour charrier partout dans l'organisme commun la pleine vie de la science. Et c'est alors que l'on verra que la science se confond avec l'amour.

Frères, ne sentez-vous pas la nécessité de hâter l'heure de cette grande collaboration, de la collaboration consciente ? Ne souffrez-vous pas du chaos de tous les efforts épars ? Certes, une solidarité inéluctable nous étreint et nous emporte ; les siècles héritent des siècles, et les successeurs sont entraînés dans l'engrenage de ceux qui précèdent. La solidarité existe, et on la proclame. Mais tous en avons-nous suffi-

samment dégagé la loi? Et ne voyons-nous pas que la solidarité sera une sorte de fatalité, tant que l'Humanité la subira sans la comprendre, sans en saisir les rênes pour ainsi dire? C'est seulement lorsque nous la comprendrons, lorsque nous la dominerons par l'intelligence et la pratique de la loi d'amour, c'est alors que nous serons véritablement libres...

De grands efforts se sont accomplis, au milieu desquels l'Humanité semble s'être arrêtée en suspens, et comme stupéfaite de son propre travail. Une révolution gigantesque a bouleversé tout un monde de privilèges et de mensonges; mais elle n'a pu poursuivre sa route jusqu'au but, parce que le terrain n'a pas été entièrement déblayé des vieilles erreurs et des passions égoïstes. De nouveaux privilèges se sont reconstitués sur les ruines des anciens; des antagonismes d'intérêts ont redressé des antagonismes de classes; et là même où la forme de la République a pu naître de la Révolution, la République s'est divisée contre elle-même. Erreur qui a été funeste, et qui peut l'être encore, si les plus heureux ne s'en émeuvent jusqu'au fond de leurs entrailles. Une chose est terrible, c'est la tyrannie du point de vue qui s'impose à nous par le fait de naître et de grandir dans un milieu privilégié. Le bourgeois le mieux intentionné a bien de la peine à voir par les yeux du peuple; il voit du milieu dont il est, et malgré lui il voit le peuple en dehors de son monde, en dehors de son rayonnement... Telle autrefois a dû voir la noblesse.

Donc la Révolution n'est pas finie. Car la Révolution n'a pas eu pour but de faire la bourgeoisie. La Révolution a eu pour but le renversement de tous les obstacles qui empêchent les éléments humains de se rapprocher et l'Humanité de devenir un Etre conscient de lui-même. La Révolution a eu pour but suprême l'affranchissement de tous par l'amour et pour l'amour, la délivrance de *tous* les êtres humains pour leurs communions harmoniques, la République universelle.

Le but de la Révolution a été l'amour; mais l'amour pour se manifester pleinement, consciemment et librement, a besoin de la liberté morale et de la liberté matérielle. Voilà pourquoi tout homme qui aime doit vouloir pour ses frères le développement intégral des facultés de l'esprit et une large sécurité de la vie corporelle. Il doit le désirer autant qu'eux par le désir de les sentir en communion avec lui, et il doit appliquer tout ce qu'il a d'intelligence et de cœur à faire de ce désir une réalité. Il doit tendre ses efforts vers la plus grande égalité possible, vers la plus grande conformité des esprits, vers le plus grand équilibre des rapports économiques. Il doit poursuivre ce but ardemment, passionnément, pour que les moins heureux sentent cette passion

et ce désir de tous de se fondre dans une même Humanité de plus en plus égalitaire et fraternelle.

Les plus heureux le comprendront-ils ? Ou faudra-t-il encore une déchirante poussée d'en bas pour une plus grande conquête de la liberté universelle ? Sera-t-il possible d'arracher cette époque à la fatalité qui l'étreint, en lui faisant toucher du doigt la nécessité définitive de tous les affranchissements pour la fusion d'amour ? Il serait téméraire d'en répondre. Puisse-t-il être permis de l'espérer !

O frères, s'il était possible de vous faire comprendre que vous êtes frères ! S'il était possible de vous faire comprendre que tout le temps donné à la haine est du temps lamentablement perdu ! S'il était possible de vous imprégner de cette vérité vivante, que vous êtes tous une seule et même Humanité, que vous vous atteignez vous-mêmes en atteignant ceux que vous avez l'aveuglement de regarder comme vos ennemis ! S'il était possible de vous arracher au cercle restreint des préoccupations qui sont votre vie, pour vous jeter dans le courant de l'organisme commun, l'Humanité ! S'il était possible de vous arracher à la menace des catastrophes par la collaboration à la justice, — que de joies sur la terre, et que de siècles d'abîmes épargnés à l'Humanité !

Quoi qu'il puisse advenir, quelque lente que puisse être la victoire de l'idée, l'idée contient sa lumière et travaille infailliblement au progrès. Par quelque voie que ce soit, l'affranchissement universel se fera, et l'Humanité à venir sera fière des conquêtes de son enfantement, dût-elle les payer encore de ses tortures. Tout présage l'avènement de l'Humanité consciente. L'âme de la terre s'est trouvée dans son foyer d'électricité, qu'elle répand en un clin d'œil, du Nord au Midi, et de l'Orient à l'Occident, pour la transmission de sa pensée collective. La civilisation, qui a fleuri successivement sur tous les méridiens, depuis l'extrême Asie jusqu'à la jeune Amérique, et qui a accompli péniblement sa révolution, à travers les siècles, en faisant le tour du monde, recommence la conquête de l'Asie, où brille déjà l'étincelle du Japon. Les vieux mondes qui semblaient morts secouent leur sommeil cataleptique ; l'Inde se réveille de sa torpeur, et sous les cendres remuées scintillent encore des tisons précieux. Le Nord s'ébranle ; l'Afrique ouvre ses entrailles. La lumière civilisatrice va recommencer sa révolution, mais non plus en s'éteignant derrière elle à l'Orient à mesure qu'elle se propage à l'Occident. Elle va recommencer en éveillant tout, en embrasant tout dans l'universel incendie de science et d'amour.

Plus de région sacrée. — Le monde !

Plus de caste sacrée. — Le peuple !

Plus de grandeur et de décadence des civilisations. — La grande

et triomphante civilisation de la Terre entière, et de tous sur la Terre !

Oh ! ne dites point que le progrès n'est pas ! Il apparaît éblouissant au bout des pénibles efforts de l'Humanité. Car les peuples vivants vont vivre de la vie commune, et les peuples morts vont revivre, et voici dans sa splendeur prodigieuse la résurrection de la chair, pour la suprême transfiguration de ce monde divinisé !

J.-Camille Chaigneau.

CAUSERIES

DU

Père MATHABON

VII

Bonjour *Moussu* le lecteur. Après six mois d'absence, me revoici.

Bonne santé, mais obligé par ordre supérieur, de ne plus tirer des bordées dans le « provençalisme » et de tenir le cap du raisonnement sur l'autre monde. La discipline avant tout.

Dérapons ce petit préambule et largons les voiles de l'entendement.



De la Réincarnation (suite)

Il me faut ajouter quelques considérations à la causerie numéro VI, traitant de la réincarnation.

Résumons-la en quelques lignes.

La cause efficiente de la réincarnation est la vieillesse et la mort périspritale, qui conduisent l'être surhumain à la naissance et à la jeunesse humaine. Les deux mondes peuvent donc être comparés à deux vases se déversant réciproquement l'un dans l'autre et produisant alternativement des effets inverses, quoique conséquentiels.

L'existence terrestre n'étant que le prélude ou la période d'incubation de l'existence périspritale, celle-ci sera une étape d'autant plus longue et belle — étape signifiant récompense pour ceux qui tiennent à ce mot — que les bonnes actions auront distillé durant la phase charnelle, d'excellent fluide vital.

Mon ami Castelade, toujours prompt à chercher des cheveux dans ma plume, me disait :

— Alors, à ton compte, s'il faut beaucoup distiller pour bien se porter dans l'autre monde, un vieux, rabougris, plié, cassé, s'il a fait le bien sa vie durant, se trouvera au seuil de la tombe en possession d'une grosse bedaine périspritale ?

— Castelade, mon ami, lui ai-je répondu, tu exultes mal à propos. Car, dis-moi : crois-tu qu'un litre d'alcool à 90 degrés soit plus volumineux qu'un litre d'alcool à 50 degrés ?

— *Té vé* quelle bêtise.

— Il n'y a pas de bêtise, la comparaison étant absolument juste. Les bonnes actions distillent et redistillent, ou, pour parler comme les chimistes, cohobent et recohobent le fluide vital, lequel par conséquent, sans augmenter de volume, devient de plus en plus vital, acquiert de plus en plus de force, de puissance, de lucidité radiante et partant de longévité.

Maintenant pourquoi les bonnes actions distillent-elles l'élément vital ? C'est simple. Parce que les bonnes actions sont toujours synonymes de sacrifice et que tous les sacrifices se font au profit de l'épuration de l'âme, mais au détriment du principe corporel. Au contraire, les actions mauvaises sont toutes sensorielles, c'est-à-dire profitables au corps, mais défavorables à l'âme.

Et c'est l'âme qu'il faut étayer, fortifier ennoblir, embellir, enlever enfin des entraves passionnelles, en réduisant la substance charnelle qui en est le foyer et la cause, à l'état de fluide vital sous la pression puissante de l'abnégation, du dévouement, de l'honneur, de tous les actes enfin qui s'égrènent au chapelet sublime des vertus humaines.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le bien n'est un travail utile que lorsqu'il est accompli dans un but profitable à autrui. Telle est la loi physiologique et conséquentiellement morale, en dehors de laquelle il n'est point de progrès individuel ou collectif, ni d'existence périspritale proprement dite, si l'on entend par l'existence dans l'au-delà, le libre dégagement de l'être humain du trouble charnel qui succède immédiatement à la vie terrestre.

Cette loi régit d'ailleurs les deux mondes, et a pour base la solidarité.

La famille impose un sacrifice de solidarité. La patrie en impose un autre. L'amour des peuples, par le socialisme, en impose un plus grand encore. La solidarité est donc la caractéristique des réelles vertus.

A l'opposé, les *passionnalités* nous présentent les facteurs de l'égoïsme dans toutes ses phases vicieuses. Ainsi, le bien et le mal se différencient tant au point de vue moral que physiologique : la nature est donc équitable.

Mais n'est-elle jamais faussée dans sa justice ?



Qu'un porteur de soutane, après avoir passé son temps en prières, jeûnes et macérations, toutes choses inutiles au progrès collectif, ne bénéficie d'aucune récompense, c'est admissible. C'est lui qui, de son plein gré, s'est voué à l'inanité terrestre.

Mais que penser de la foule innombrable des « miséreux » qui composent les couches profondes de la Société ? Si les familles de ceux-ci meurent par la faim et les privations de toutes sortes, est-ce leur faute ? Ne sont-ils pas tenus de force sous la botte des jouisseurs de ce monde ? Et faut-il, dès lors, qu'après avoir souffert ici-bas, ils ne trouvent là-haut aucune récompense ?

C'est pourtant ce que nous affirme Alpha, de la façon la plus catégorique au nom de la loi immuable et physiologique de la solidarité, et au nom même de la sincérité de ses constatations périspritales.

Mourir de misère, ne profitant à personne, ne saurait profiter à soi. Voilà la déclaration ferme et sans atténuants, faite par Alpha.

N'y a-t-il pas là une flagrante injustice ? et ne serait-ce pas ici le cas d'invoquer une Providence, quelque arbitraire quelle put être, pour donner au souffreteux inutile de la terre, un meilleur lendemain dans le monde des esprits ?

Et bien non ! nous répond Alpha. Cette injustice n'est qu'apparente, et vous ne la voyez telle que parce que vos yeux ne sont pas accoutumés à aller au fond des choses ; que parce que l'égoïsme de la société terrestre vous cache les véritables enfantements du progrès.

La plus jésuitique et la plus fausse de toutes les éducations, celle qui met des entraves de fer à la marche de l'évolution sociale, est l'éducation religieuse, qui émousse la virilité du cœur et de l'intelligence, sous le dogme de la Résignation.

Les Seigneurs et les Rois ont nourri grassement des hommes pour donner cet enseignement au peuple. Ils étaient sûrs de le tenir docilement plié dans les misères terrestres, en leur promettant les richesses célestes. C'était adroit, mais infâme.

Il y a cent ans, une lumière puissante jaillit dans l'âme des misérables. Cette lumière s'appela Raison et on lui dressa un culte à la place du Dieu flagorneur de la Résignation.

Ce fut l'ère des revendications populaires, c'est-à-dire de la dignité humaine. Le peuple voulut sa place au banquet de la vie et c'est en ne se résignant plus à la souffrance qu'il conquit sa liberté.

Plus de rois, plus de maitres, plus d'exceptions de caste ou de race.

L'égalité pour tous devant les droits de l'homme, telles furent les conséquences du culte nouveau. Et chose admirable, l'humanité régénérée donna au processus de la vie périspritale une radiante somme de progrès.

Ce culte de la raison est donc conforme à la thèse périspritale des conséquences bénéficiaires ou justiciaires : l'un et l'autre invitent, obligent à secouer l'apathique morale de la résignation et à travailler sans relâche au bien-être de tous, par les revendications sociales, afin que tout être ici-bas puisse posséder la force corporelle adéquate, indispensable aux luttes pour le bien et le beau.

C'est donc aux malheureux, à ceux qui souffrent sous le joug des exploiteurs, à s'unir étroitement, et, dans un effort commun, à briser les privilèges des classes qui détiennent encore enchaînées, la liberté, l'égalité, la fraternité, cette trinité sainte qui constitue la divine synthèse de la solidarité.

Ne pas récompenser le mort de faim, c'est donc l'obliger, par la voie des revendications, à améliorer et les conditions de son existence terrestre et les conditions de son existence périspritale.

Voilà la vraie justice dans sa rigoureuse et inflexible acception.

LE PÈRE MATHABON.

LETTRE DU Dr L. CHARROPPIN

XII

Bien cher Ami,

Vos pages sur Guyau nous ont fait du bien et nous sommes heureux de nous rencontrer dans une admiration commune pour ce grand cœur et cette belle intelligence. Vous parlez de lui comme s'il était encore de ce monde et vous semblez ignorer que cette étoile de première grandeur a disparu de notre horizon pour monter dans une région supérieure qu'elle avait pressentie et entrevue dans ses heures d'extase et de ravissement. Mais quel sillage lumineux que celui qu'elle a laissé après elle ! Je connais peu d'écrivains aussi riches de fond et de forme. Cette parole émue a toute la fraîcheur et la spontanéité d'une eau de source, tout l'éclat d'une aube matinale. Les lecteurs de la *Vie Posthume* vous sauront gré de leur avoir fait connaître une œuvre si digne à tous égards de l'attention des penseurs et des amis de l'humanité. Les traditions du XVIIIme siècle sont vivantes dans cet

homme de cœur, on en sent le souffle généreux à chaque page de son livre. Fils d'un vieux républicain, il avait puisé de bonne heure au foyer domestique ces principes de liberté, d'indépendance, de solidarité qui le caractérisent. L'âme de la Révolution avait passé dans ses veines.

Arrivés au centenaire de cette mémorable époque, c'est un devoir et une obligation pour nous de nous inspirer de tels hommes, afin de balayer à tout jamais du sol de notre chère patrie tout ce qui reste encore de servitudes séculaires, d'obscurantisme et d'individualisme. Nous ne saurions trop le répéter, nous ne devons plus avoir d'autre devise, nous républicains, que celle-ci : Tous pour chacun et chacun pour tous. L'union des cœurs et des intelligences pour une œuvre commune celle de la patrie et de l'humanité. Malheur à qui s'isole, malheur à qui ne se sent pas vivre et palpiter dans le cœur de tous ! La vraie parole sacrée, dit M. Guyau, n'est pas une parole solitaire, mais la symphonie de toutes les voix résonnant ensemble sous la voûte du Ciel.

Oh ! le beau rêve que celui que vous nous citez ! Qu'il ait été imaginé ou rêvé, il n'en est pas moins l'expression d'un grand cœur. Paradis des élus, béatitudes célestes, vous ne sauriez nous toucher tant qu'il nous sera donné de voir et d'entendre les soupirs et les gémissements des pauvres humains ! Oui, plutôt vivre et souffrir avec eux que de jouir d'un bonheur égoïste qui leur serait refusé !

« Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortaliæ tangunt. » Il est des pleurs pour les douleurs humaines et le cœur des mortels s'en émeut ! Voilà le cri qui sortait des entrailles d'un païen, le doux et sensible Virgile, alors que le christianisme commençait à faire son apparition dans le monde. C'était le premier germe de ce sentiment de solidarité qui va sans cesse s'élargissant et empreint de son souffle régénérateur tous les hommes marquants de notre époque. Serions-nous donc inférieurs aux païens et ne sentirions-nous rien remuer en nous lorsque nous voyons tant de souffrances et tant de misères à soulager ? Si nos moyens d'action sont bornés, si nous ne pouvons apporter quelque adoucissement à tout ce que nous voyons autour de nous. de peines, de difficultés et de labeurs, faisons-nous du moins les échos, les porte-voix de ces cœurs généreux chez lesquels n'a cessé de battre et de palpiter le saint amour de l'humanité.

Je faisais un rapprochement entre Amiel et M. Guyau. Voilà deux belles âmes, également éprises de l'idéal, également passionnées pour le beau, le vrai et le bien. Mais quelle différence sous le rapport moral ! Autant l'un est chancelant, indécis, autant l'autre paraît sûr de

lui-même et confiant dans ses destinées. L'habitude de la spéculation n'a été chez M. Guyau, qu'un moyen de tremper et d'affiner son esprit pour les luttes fécondes de la vie. Le pessimisme lui est étranger.

« Quant à la réflexion de la conscience dit-il, où les pessimistes voient une force dissolvante de toutes nos joies, elle ne dissout vraiment que les joies irrationnelles et par compensation, elle dissout aussi les peines déraisonnables. Le vrai résiste à l'analyse : c'est à nous de chercher dans le vrai non seulement le beau, mais aussi le bon. Le grand remède a l'analyse poussée à l'extrême, comme elle a existé chez certains esprits du genre d'Amiel, toujours en contemplation de leur moi, c'est de s'oublier un peu, d'agrandir leur horizon, surtout d'agir. L'action est de sa nature une synthèse réalisée, une décision prise qui résout ou tranche un ensemble de points. Elle les tranche sans doute provisoirement, mais l'homme doit se rappeler qu'il vit dans le provisoire et non dans l'éternel... Celui qui agit n'a pas le temps de s'apitoyer sur son cher moi ni de disséquer ses sentiments. Les autres formes de l'oubli sont involontaires et parfois en dehors de notre pouvoir, mais il est une chose qu'on peut toujours oublier, c'est soi. Le remède à toutes les souffrances du cerveau moderne est dans l'élargissement du cœur. »

Quand on voit une nature si saine, si forte, si puissante, si pondérée, si consciente des vraies conditions de l'existence, on ne peut que regretter son départ prématuré de ce monde en pleine activité, en pleine maturité de l'âge et du talent. Dans les temps que nous traversons et qu'on pourrait assez justement qualifier : Progrès matériel et déclin des âmes, on se trouve allégé de voir des penseurs propager de si virils et de si austères enseignements. « L'Irreligion de l'avenir » restera comme le testament de M. Guyau et le résumé de sa vie et de sa pensée. Nous le donnons à méditer à cette jeunesse littéraire, cœurs évidés qui nient l'idéal par impuissance de l'atteindre et vont cherchant partout un but à la vie sans le rencontrer nulle part faute de le chercher où il est, dans le développement moral et progressif de l'Être. Un bon livre est un viatique, on semble trop l'oublier aujourd'hui que les masses n'ont plus d'autre pâture intellectuelle que le journal et le feuilleton. M. Guyau fait à ce sujet d'excellentes réflexions et trace de main de maître les préceptes de l'hygiène morale. Nous les apprécions d'autant plus, que nous les avons instinctivement suivis et que nous avons pu en vérifier la valeur :

« Toute méditation philosophique, dit-il, a, comme la prière, quelque chose de consolant. Toute ouverture sur l'infini nous donne cette impression rude et pourtant rafraichissante de l'air du large, dans lequel la poitrine se dilate. Nos tristesses se fondent dans l'immensité comme les eaux venues de la terre se fondent dans l'eau bleue des mers, ou elles viennent se pénétrer de ciel. Quant à ceux qui ne se sentent pas de taille à penser par eux-mêmes, il sera toujours bon de repenser les pensées

d'autrui qui leur paraissent les plus hautes et les plus nobles; Sous ce rapport la coutume protestante de lire et de méditer la Bible est excellente en son principe ; le livre seul est mal choisi. Mais il est bon qu'un certain nombre de fois par jour ou par semaine l'homme s'habitue à lire ou à relire autre chose qu'un journal ou un roman, qu'il puisse se tourner vers quelque pensée sérieuse et s'y complaire. Peut-être un jour viendra où chacun se fera à lui-même sa bible, recueillera parmi les penseurs de l'humanité les passages qui lui paraîtront les plus profonds, les plus beaux, et les relira, se les assimilera. Lire un livre sérieux et élevé, c'est retourner en soi-même les grandes pensées humaines. Admirer, cela aussi est prier et c'est une prière à la portée de tous. »

M. Guyau n'est pas de ces penseurs qui ne voyant dans la prière qu'une requête et un placet, la rejettent comme incompatible avec le déterminisme des lois naturelles, il est encore moins de ces sectaires étroits et routiniers, qui la mettent dans de stériles formules dites à heures fixes et à des jours déterminés. La prière, pour lui, c'est l'émotion, l'admiration, l'enthousiasme vers un idéal d'amour et de perfection, en un mot tous les grands sentiments de la nature humaine. La prière telle que nous la comprenons doit être voisine de l'être intérieur, plutôt murmurée qu'articulée. Le mot enthousiasme, qui d'après son étymologie grecque, signifie Dieu en nous, en est la plus belle expression. En effet, quand l'homme, sous l'influence d'un grand sentiment ou d'une grande pensée, sent dilater son âme, sa vie a quelque chose de divin.

M. Guyau n'est pas seulement un penseur de premier ordre, c'est aussi un grand artiste, un poète. On le voit à la magie et à l'éclat de son style, à sa manière de comprendre le monde et la vie. Sa philosophie relève de l'idéalisme, il a le sentiment vif et profond de la vie, il la voit, il la sent partout jusque dans les vibrations latentes du germe qui sommeille, et, à ce propos, vous vous souvenez d'une page délicieuse qui est une véritable idylle:

« La nature ne connait pas d'autre loi qu'une germination éternelle. Un savant retournait entre ses doigs une poignée de blé trouvée dans le tombeau d'une momie Egyptienne. « Cinq mille ans sans voir le soleil ! Pauvres grains de blé, vous voici devenus stériles,comme la mort dont vous étiez les compagnons ; jamais vous ne balancerez au vent du Nil la tige dont vous portez le germe desséché. — Jamais ? Qu'en sais-tu ? Que sais-tu de la vie ? Que sais-tu de la mort ? » A tout hasard, pour tenter une expérience dans laquelle il n'espérait guère, le savant sema les grains sortis de la tombe. Et le blé des Pharaons, sentant enfin la chaleur du soleil avec la caresse de l'air et de la terre, s'amollit, se gonfla ; dès tiges vertes fendirent la terre d'Egypte, et jeunes comme la vie, se balancèrent sous le vent du Nil au bord de l'onde inépuisable et sacrée. »

Notre auteur a toutes les vertus des vieux stoïciens, mais il n'en a

pas les lacunes. A en croire certaines pages, que nous cite son biographe, le doute philosophique aurait été sa conclusion finale. Mais il en est d'autres aussi où son âme de poète revendique hautement les droits du sentiment et de l'intuition. La spéculation pure ne peut l'absorber complètement, c'est un esprit d'une trop large envergure, il aspire à déployer ses ailes et à donner satisfaction à tous les besoins de son être. La résignation passive des stoïciens en face des obstacles et des difficultés de la vie ne saurait lui convenir, il a trop le sentiment du progrès et de la tâche qui s'impose aux individus et aux sociétés.

Les générations se succèdent à l'œuvre, dit-il, se passent l'une à l'autre l'espérance. *Heri meum, tuum hodie*, hier fut à moi, je l'ai passé à faire du bien, pas assez de biens ; Aujourd'hui est à toi : emploie le tout entier, ne laisse perdre aucune de ces heures dont chacune, si elle meurt stérile, est comme une chance de réaliser l'idéal qui s'éteint entre les mains des hommes. Tu es maître d'aujourd'hui ; tâche que demain soit à ton idéal, que demain soit toujours en avant sur aujourd'hui, que l'horizon sur lequel se lèvent les jours des hommes, soit sans cesse plus lumineux et plus haut. Rabelais dit par la bouche de son héros : Science sans conscience est la ruine de l'âme. Nous sommes trop peu individuellement selon la science pour vivre toujours individuellement. Mais, dit M. Guyau, devons-nous donc consentir de gaîté de cœur au sacrifice du moi, mourir sans révolte pour la vie universelle ? Tant qu'il s'agit de soi on peut encore marcher légèrement au sacrifice. Mais la mort pour les autres, l'anéantissement pour ceux qu'on aime, voilà ce qui est inacceptable pour l'homme, être pensant et aimant par essence. Le stoïcisme scientifique ou philosophique a beau répondre avec Épictecte qu'il est naturel qu'un vase étant fragile se brise, et qu'un homme étant mortel meure. Oui, mais reste à savoir si ce qui est naturel et scientifique doit suffire, comme le prétendaient les stoïciens, à contenter ma raison, mon amour. De fait, en aimant véritablement une autre personne, ce n'est pas la chose fragile que je cherche à aimer, ce n'est pas seulement le vase d'argile, mais dégageant l'intelligence et le cœur de cette argile, dont Épictecte ne veut point les séparer, je m'attache à eux comme s'ils étaient impérissables : Je corrige, je transfigure la nature même, je dépasse par ma pensée la brutalité de ses lois, et c'est peut-être là l'essence même de l'amour d'autrui. Si ensuite les lois de la nature, après avoir paru un moment suspendues et vaincues par la force de mon amour désintéressé, le brisent violemment, quoi d'étonnant à ce qu'il s'affirme encore contre elles et à ce que «je sois dans le trouble. » Ce n'est pas seulement de la peine que j'éprouve alors, c'est de l'indignation, c'est le sentiment d'une sorte d'injustice de la nature. La sérénité des stoïques n'a vu dans toute douleur qu'une affection passive de la sensibilité ; mais la douleur morale, c'est aussi la volonté luttant contre la nature, et comme ils le disaient eux-mêmes, travaillant, « peinant » pour la redresser. C'est même à ce titre que la douleur est bonne. Son rôle, ici bas, est d'opposer sans cesse notre idéal moral et social à notre nature

physique, et de forcer par ce contraste notre nature elle-même à se perfectionner : La douleur est le principe de toute évolution de la vie.

Voilà l'homme tout entier. On se refait dans le commerce avec ces beaux types de la nature humaine ; ils nous aident à vivre et nous consolent des misères morales et des défaillances de toutes sortes, qui se multiplient sous nos pas, à mesure que nous avançons dans le vie.

Pauvre terre ! que d'embûches et de ténèbres ! Mais qu'importe, puisque nous avons l'espérance, que dis-je ? non pas l'espérance, mais l'intime conviction que la lumière est là-haut. Au sujet de la théorie de l'évolution, M. Guyau émet une idée assez plausible et que nous partageons pleinement ; c'est qu'il doit y avoir dans les mondes qui gravitent dans l'espace des types supérieurs à l'homme. De ces idées découle nécessairement la croyance aux vies successives, et voilà M. Guyau en plein dans notre philosophie. C'est une trop belle acquisition pour négliger de la signaler.

L'évolution, dit-il, a pu et dû produire des espèces, des types supérieurs à notre humanité. Il n'est pas probable que nous soyons le dernier échelon de la vie, de la pensée et de l'amour. Qui sait même si l'évolution ne pourra ou n'a pu déjà faire ce que les anciens appelaient des « Dieux » ? La pensée ne peut être en avant sur la réalité que jusqu'à un certain point ; la conception d'un idéal en présuppose la réalisation plus ou moins ébauchée. On peut admettre dans l'univers, sans trop d'invraisemblance, une infinité d'humanités analogues à la nôtre pour les facultés essentielles, quoique peut-être très différentes pour la forme des organes, et supérieures et inférieures en intelligence. Ce sont nos frères planétaires. Peut-être quelques-uns d'entre eux sont-ils comme des dieux par rapport à nous. C'est là ce qui reste scientifiquement de possible ou de vrai dans les antiques conceptions qui peuplent les « cieux » d'êtres « divins ».

C'est qu'en effet l'erreur absolue n'est pas de ce monde. Le germe des grandes vérités se retrouve au berceau des peuples à l'état d'instinct et de pressentiment. Le spiritisme en est la preuve.

Nous terminerons ces extraits par une page empruntée à la *Revue Philosophique*, où M. Fouillée parle en traits si touchants et si élevés, de son jeune collègue et ami. Ces lignes nous ont réconfortés, car nous étions sous l'impression triste et pénible de ce doute philosophique que nous avons rencontré partout dans ce travail. Le philosophe cède la place à l'homme et nous émeut :

Sur les flancs de la Montagne (1), d'où l'œil aperçoit le « double infini de la mer et des cieux », une pierre porte cette simple inscription : « Jean-Marie Guyau, philosophe et poète, mort à l'âge de trente-trois ans, le 31 mars 1888 ». Au-dessous on a gravé ces paroles, tirées de son plus beau

(1) A Guetary (Basses-Pyrénées).

livre, et qui sont comme sa voix même sortant de sa tombe, — sa voix retentissante de l'accent des pensées éternelles :

« Ce qui a vraiment vécu une fois revivra, ce qui semble mourir ne fait « que se préparer à renaître. Concevoir et vouloir le mieux, tenter la belle « entreprise de l'idéal, c'est y convier, c'est y entraîner toutes les généra- « tions qui viendront après nous. Nos plus hautes aspirations, qui sem- « blent précisément les plus vaines, sont comme des ondes qui, ayant pu « venir jusqu'à nous, iront plus loin que nous, et peut-être, en se réunis- « sant, en s'amplifiant, ébranleront le monde. Je suis bien sûr que ce que « j'ai de meilleur en moi me survivra. Non, pas un de mes rêves peut-être « ne sera perdu ; d'autres les reprendront, les rêveront après moi, jusqu'à « ce qu'ils s'achèvent un jour. C'est à force de vagues mourantes que la « mer réussit à façonner sa grève, à dessiner le lit immense où elle se « meut. »

Il y aurait d'autres belles pages à citer dans cet article de M. Fouillée sur Guyau. Mais, vous l'avouerai-je ? Il y a dans ces pages quelque chose qui me choque : ce sont ces qualifications de brutale, de marâtre, que nos philosophes lancent sans cesse à la nature. Quand je les entends parler ainsi, je serais tenté de leur dire à mon tour : Que savez-vous de la vie ? Que savez-vous de la mort ? Placés entre deux infinis qui nous sont également inconnus : le passé et l'avenir, vous osez préjuger ce qui est par ce seul point limité que vous occupez et qui n'est qu'un chainon dans une série indéfinie et sans terme. Vous accusez la nature de destruction ; mais cette destruction n'est qu'apparente, elle fait tout au contraire pour conserver, et ses métamorphoses, qui vous trompent, ne sont que les moyens qu'elle emploie pour nous conduire à ses fins.

Vous ne pouvez comprendre l'être dans sa complexité phénoménale : Essence, forme et vie, et vous êtes impuissants à le reconstituer après le phénomène qu'on appelle Mort. Votre psychologie n'étudie plus que des états de conscience ; vous faites de la psychologie expérimentale et tout ce qui surgit de nouveau dans cet ordre de phénomènes : magnétisme, spiritisme, vous trouble et vous déconcerte. Vous croiriez vous compromettre en osant avouer que vous vous occupez de ces faits. Il est bon de spéculer, mais il serait bon aussi de tenir constamment ouvertes les portes du cœur, et de ne pas attendre pour le faire l'heure solennelle des séparations. Quand donc la philosophie cessera-t-elle d'être une pure spéculation pour devenir ce qu'elle doit être, une doctrine, une vie. La raison a ses droits, mais elle ne saurait tout atteindre. Pour avoir le sens vrai de la réalité il lui faut les lumières du cœur. L'homme ne saurait avoir de base solide sans ce trépied vital, qu'on appelle : Raison, Sentiment, Intuition.

« Que ceux-là donc, dit l'Esprit Jean, qui recherchent la vérité avec

ardeur et sincérité, sachent bien que leur seule raison est insuffisante à leur tout expliquer. Si elle peut s'exercer sûrement dans le domaine des faits tangibles, c'est qu'elle est pour ainsi dire la plus charnelle des facultés intellectuelles de relation. Elle comprend ce qu'elle touche, mais en dehors de son action, au-delà de ses connaissances, se déroulent encore d'incommensurables horizons de lumière et de vérité ; là où elle ne voit qu'inconnu et obscurité, là où elle dit : ceci ne peut être, là où elle n'apprécie ni ne comprend, une voix intérieure, mystérieux souvenir du passé ou secret pressentiment de l'avenir, dit à l'être qu'il est quelque chose de plus beau et de plus pur, de plus grand et de plus vrai qui se dérobe à sa raison et que lui cachent encore les voiles épais de la matière charnelle. Le sentiment qui met l'amour et le dévouement dans les cœurs, l'intuition qui donne l'inspiration au poète et les géniales conceptions au penseur, sont elles donc des facultés si méprisables que l'homme ne puisse les employer plus souvent à satisfaire son insatiable besoin de savoir et de connaître ? Pourquoi la raison seule aurait-elle le droit d'éveiller la conscience ?... De même que l'appréciation des rapports corporels, serait insuffisante par la seule manifestation du toucher, de même aussi, par la seule raison, l'être ne saurait avoir que des appréciations imparfaites sur les rapports intellectuels. Toucher un fruit ne suffit pas, il faut le goûter pour en apprécier la saveur. Toucher un fait n'est jamais aussi qu'une appréciation partielle de sa nature et de son importance. La générosité et l'abnégation de soi-même, qui poussent l'homme de cœur à se dévouer pour son semblable, le pressentiment qui fait entrevoir à l'être l'aurore des vérités à venir, échappent certainement à l'analyse systématique de la raison. En existent-ils moins pour cela, et quoique sortant de la tangibilité intellectuelle, doivent-ils donc être rejetés comme contraires à la réalité ?

« S'il en était ainsi, si l'être devait tout ramener dans le rayon étroit de sa raison de chair, si le fait brutal devait seul exercer son jugement et son intelligence, amour et idéal ne seraient donc que mensonges, et mieux vaudrait alors s'enfermer dans une égoïste satisfaction personnelle, que de laisser vibrer inutilement son âme aux généreux sentiments et aux nobles aspirations.

« Mais non, au-delà des limites tracées à la raison, l'être ressent un irrésistible besoin d'affection pour ce qui est bon et beau ; sur les ailes rapides de l'imagination, un invincible élan entraîne sa pensée vers des vérités inconnues ; il aime, il aspire, et de cette double manifestation de son âme naissent pour lui les plus grandioses comme les plus sublimes conceptions. La fleur que l'on ne peut ni voir ni toucher, trahit le secret de sa présence par le parfum qu'elle exhale, ainsi de la vérité ; en dehors du rayonnement restreint de la raison, elle résonne encore dans le cœur de l'homme, en harmonieuses vibrations, et l'intuition, cette fille du ciel, qui aspire sans cesse à revoir sa patrie, va la chercher bien souvent dans de lointaines régions, oasis pleines de fraîcheur dans l'aride désert de l'existence, d'où elle apporte à l'âme humaine comme un délicieux et suave parfum de pureté. »

On ne se lasse pas de relire de pareilles pages et on ne perd pas

son temps à la pratique du spiritisme quand on obtient des communications d'un ordre aussi élevé.

Je vous quitte, cher ami, plein des grandes pensées recueillies dans l'Irreligion de l'avenir. Ces pensées constitueront les plus beaux versets de notre Bible. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu dire tout ce qu'il y avait à dire sur cet intéressant sujet. Il aurait fallu pour cela un temps et une plume que je n'ai pas. Cette belle Antéléchie de Guyau, comme aurait dit Gœthe, restera dans notre souvenir à l'état de clarté rayonnante et pure. Nous aimerons à y revenir à nos heures de loisir et de recueillement toutes les fois que nous éprouverons le besoin de nous élever au dessus des vulgarités de la Vie pour respirer plus à l'aise dans les régions sereines du cœur et de la pensée.

D[r] L. CHARROPPIN.

M. Victorien Sardou et le Spiritisme

Tandis que certains simples aspirants académiciens se préoccupent avant tout de cacher soigneusement le bout de l'oreille de leurs convictions spirites, il nous plait de rendre hommage au courage, malheureusement trop rare, dont vient de faire preuve un académicien pour de bon, M. Victorien Sardou En effet, dans une lettre, rendue publique, adressée à M. RamBaud, de la *Revue Illustrée*, l'éminent écrivain ne craint pas d'affirmer la réalité des phénomènes spirites; lesquels, d'ailleurs, ne seront bientôt plus niés que par les intelligences atteintes de cécité.

Voici cette lettre, que nous nous faisons un devoir non moins qu'un plaisir de reproduire :

Mon cher RamBaud,

Il y a plus de quarante ans que j'observe, en curieux, les phénomènes qui, sous les noms de magnétisme, somnambulisme, extase, seconde vue, etc., étaient, dans ma jeunesse, la risée des savants. Quand je me hasardais à leur faire part de quelque expérience, où mon scepticisme avait dû se rendre à l'evidence : quel accueil, et quelle gaieté ! — j'entends encore le rire d'un vieux docteur de mes amis, à qui je parlais de certaine fille que des passes magnétiques mettaient en état de catalepsie. Un coup de feu partait subitement à son oreille ; un fer rouge effleurait sa nuque. — Elle ne bronchait pas ! « Bast ! me répondit le bonhomme, les femmes sont si trompeuses !... »

Or, voici que tous les faits niés alors de parti pris sont aujourd'hui acceptés, affirmés par les mêmes gens qui les traitaient de jongleries. Il n'est pas de jour où quelque jeune savant ne me révèle des nouveautés que je connaissais avant qu'il fût né. Je n'y vois rien de changé que le nom : ce n'est plus le *magnétisme* — vous pensez bien que ce mot

sonnait mal aux oreilles de ceux qui l'avaient tant ridiculisé — c'est l'*hypnotisme*, la *suggestion* : désignations qui ont meilleure grâce. En les adoptant, on donne à entendre que le *magnétisme* n'était réellement qu'une duperie, dont on a fait bonne justice, et que la science officielle mérite doublement notre reconnaissance. Elle nous en a délivrés, et nous a dotés, en échange, d'une vérité scientifique : l'*hypnotisme*, — qui, d'ailleurs, est exactement la même chose.

Je citais, un jour — je parle de loin — à un fort habile chirurgien ce fait, aujourd'hui bien connu, de l'insensibilité produite chez certains sujets, en les obligeant à regarder fixement un petit miroir ou quelque objet brillant, de façon à provoquer le strabisme. Cette révélation fut accueillie comme elle le méritait, par de bons éclats de rires et quelques fines plaisanteries sur mon « miroir magique ». — Des années se passent : le même homme vient un matin déjeuner chez moi, et s'excuse d'être en retard. Il a dû arracher une dent à une jeune fille très nerveuse et très craintive. « Et j'ai, dit-il, tenté sur elle une expérience nouvelle et fort curieuse. A l'aide d'un petit miroir métallique, je l'ai si bien endormie, que j'ai pu extraire la dent sans qu'elle s'en doutât. »

— Ici je me récrie : « Pardon ! mais c'est moi qui, le premier, vous ai signalé le fait, et vous vous en êtes bien moqué ! »

— Désarçonné tout d'abord, mon homme a vite fait de se remettre en selle. « Bon ! me dit-il, vous me parliez magie ; mais ceci est de l'hypnotisme ! »

Toute la science officielle a traité nos pauvres vérités méconnues de cette façon-là. — Après les avoir bien bafouées, elle se les est appropriées ; mais elle a eu soin de changer les étiquettes.

Enfin, quel que soit leur nom, les voilà dans la place. Et puisque nos savants ont fini par découvrir à la Salpêtrière ce que tout Paris a pu voir, sous Louis XV, au cimetière Saint-Médard, il y a lieu d'espérer qu'elle daignera s'occuper un jour de ce spiritisme qu'elle croit mort de ses dédains et qui n'a jamais été plus vivace. Elle n'aura plus, ensuite, qu'à lui imposer un autre nom, pour s'attribuer le mérite de l'avoir découvert, après tout le monde.

Seulement, ce sera long ! — Le spiritisme a d'autres ennemis à combattre que ce mauvais vouloir.

Il a d'abord contre lui les expériences de salon, détestable moyen d'investigation, bon tout au plus à confirmer les sceptiques dans leur incrédulité, à suggérer aux loustics d'ingénieuses mystifications, et à faire dire aux gens d'esprit bien des sottises.

Il a, de plus, à lutter contre les charlatans qui font du spiritisme à la Robert-Houdin, et contre les demi-charlatans, qui, doués de facultés

médianimiques véritables, ne savent pas s'en contenter et, par vanité ou par intérêt, suppléent à l'insuffisance de leurs moyens par des moyens factices.

Mais il a surtout à vaincre deux grands obstacles : l'indifférence d'une génération tout à ses plaisirs et à ses intérêts matériels, et cette défaillance des caractères, chaque jour plus manifeste, dans un pays où personne n'a plus le courage de son opinion, mais se préoccupe surtout de celle du voisin, et ne se permet d'en adopter une que lorsqu'il lui est bien prouvé qu'elle est celle de tout le monde.

En toute matière, art, lettres, politique, sciences, etc., ce que l'on redoute le plus, c'est de passer pour un naïf, qui croit à quelque chose, ou pour un enthousiaste, qui ne s'y connaît pas, puisqu'il admire ! — L'homme le plus sincèrement ému par une belle parole, une belle œuvre, une belle action, s'il voit quelque sceptique esquisser un sourire, n'a rien de plus pressé que de railler ce qu'il allait applaudir, pour établir qu'il n'est pas plus « gobeur » qu'un autre, et qu'il est un juge très éclairé, puisqu'il n'y a pas moyen de le satisfaire.

Comment des gens si soucieux de l'opinion d'autrui — fussent-ils d'ailleurs convaincus de la réalité des manifestations spirites, par les preuves les plus décisives, comment oseraient-ils l'avouer en public, confesser leur foi, et dans ce siècle de lumières, après Voltaire !... ô Prudhomme !... braver ton indignation et la terrible apostrophe que tu me cornes aux oreilles depuis si longtemps :

« Alors, monsieur, vous admettez donc le surnaturel ? »

Non, Prudhomme, non ! je n'admets pas le surnaturel. — Il n'y a pas de surnaturel. — Dès qu'un fait se produit ; ce n'est que par l'effet d'une loi de la nature. — Il est donc naturel ! Et le nier *à priori*, sans examen, sous prétexte que la loi productrice n'existe pas ; déclarer qu'elle n'existe pas, parce qu'elle est inconnue ; contester la réalité du fait, parce qu'il ne rentre pas dans l'ordre des faits établis et des lois constatées : c'est l'erreur d'un esprit mal équilibré qui croit connaitre toutes les lois de la nature. — Si quelque savant a cette prétention-là, c'est un pauvre homme !

Mais où je l'attends, c'est à l'examen sérieux des faits, quand il sera forcé d'y venir. Je lui promets quelques surprises.

Mille amitiés. V. SARDOU.

UN BON ARTICLE. — Un article de M. Caron est toujours une bonne fortune pour les amis de la logique et de la saine raison. Et c'est pourquoi nous faisons-nous un plaisir de signaler à nos lecteurs celui que vient de publier, sous sa signature, la *Revue Spirite* du 15 décem-

bre. *Congrès Spirite, Divergences de doctrine,* tel est le titre de l'article. Ne pouvant, à regret, faute de place, le reproduire en entier, nous en extrayons les passages les plus saillants, dont nous apprécions la portée et partageons complètement les vues et les idées.

« Le congrès projeté pour le 1er septembre, dit M. Caron, donne de l'importance à la question des doctrines spirites divergentes, qui semblent depuis quelques années, se produire plus nombreuses. Il est à désirer que personne, parmi ceux qui croient à la survivance de l'être après la mort du corps charnel et à la possibilité des relations entre les mondes visible et invisible,— quelle que soit d'aillenrs la conception de l'homme et de la vie qu'il ait adoptée, quelles que soient ses idées sur Dieu, la réincarnation, la question des peines et des récompenses, etc., — ne soit exclu de ce congrès. Mais il ne l'est pas moins que les discussions irritantes soient évitées, et que tous les assistants s'attachent à prouver par leur attitude, que l'esprit de tolérance fraternelle est un des fruits du spiritisme.

« Nos frères invisibles, ayant un avancement suffisant, savent comme nous que l'humanité a été guidée jusqu'ici par des croyances erronées, et que nous ne pouvons de longtemps posséder la vérité intégrale. Mais en même temps ils comprennent mieux que nous, de quel immense intérêt il serait pour nous, de reconnaître pendant l'incarnation l'importance du progrès moral, et de diriger enfin nos aspirations de ce côté. De là les efforts qu'un certain nombre d'entre eux ont fait depuis quarante ans pour se mettre en rapport avec nous, et nous donner de nouvelles lumières qui puissent nous aider à changer notre point de vue séculaire, où l'égoïsme prédomine. En travaillant pour nous ils travaillaient pour eux, puisqu'ils préparaient le terrain où l'évolution devait les ramener bientôt.

« Etant donné que, sur la plupart des points, leurs connaissances ne sont pas beaucoup plus étendues que les nôtres, ils ont fait connaître aux incarnés ayant compris les premiers l'importance de ces nouveaux phénomènes, les doctrines qu'ils avaient adoptées pour eux-mêmes, et qu'en conséquence ils croyaient également bonnes pour d'autres. Ce sont celles vulgarisées par Allan Kardec, et ce qui s'est passé depuis que le spiritisme est né semble montrer que, si l'on excepte quelques points sur lesquels Allan Kardec a volontairement évité de s'expliquer formellement, la doctrine exposée dans ses ouvrages est encore aujourd'hui celle qui réunit le plus grand nombre d'adhérents, incarnés et désincarnés, dans l'Europe et l'Amérique espagnole.

« Il n'est pas démontré pour autant que ce soit celle qui s'approche

le plus de la vérité, car nous savons par l'exemple de Galilée qu'un seul peut avoir raison contre tous...

« Pendant longtemps les systèmes dissidents, exposés par certains esprits, eurent en général peu d'importance et peu d'adhérents, si l'on excepte celui de J.-B. Roustaing. Mais aujourd'hui ces systèmes semblent devenir plus nombreux, et quelques-uns sont développés par des esprits d'une notable valeur. De plus, il y a chez les spirites plus de tendance que par le passé à chercher satisfaction à leurs aspirations en dehors des données primitives.

« Les grandes différences existant dans le niveau intellectuel et moral des êtres formant la population incarnée d'une nation quelconque, ainsi que celle désincarnée qui l'entoure, me paraissent être la cause profonde de ce mouvement. J'ai rappelé dans la première partie de cette étude que les croyances et les doctrines ayant servi à guider l'humanité à travers les âges, se sont modifiées forcément au fur et à mesure de ses progrès. C'est une preuve irrécusable que les besoins diffèrent suivant les degrés du développement. Comment donc s'étonner de la variété des besoins et des aspirations à une époque comme la nôtre ? Comment s'étonner que ce qui convient à l'un ne puisse convenir à tous ? Que le système que Pierre adopte d'emblée soit repoussé par Paul et que ce dernier trouve satisfaction dans une autre conception ?

« Je conclus de ce qui précède que l'unité de doctrine est une chimère impossible à réaliser aujourd'hui, pour les mêmes raisons qui font qu'une seule croyance n'a pu suffire aux besoins intellectuels et moraux de l'humanité pendant les longs siècles écoulés depuis son enfance quasi-inconsciente...

« Des chercheurs, qui sans repousser le spiritisme, ne trouvent pas satisfaction dans la doctrine Kardéciste, attirent à eux, par leurs études des Esprits sympathiques à leurs idées qui leur formulent des systèmes plus en rapport avec leurs aspirations.

« Les purs Kardécistes *crient à l'obsession*, et pensent que ce sont des *Esprits trompeurs* qui exposent ces systèmes. C'est bientôt dit. Les prêtres catholiques aussi *attribuent au diable* ce qui ne leur convient pas.

« Cependant l'obsession est fréquente, je suis loin de le nier... Mais il arrive aussi que des Esprits d'une réelle valeur exposent dans certains milieux des systèmes parfaitement logiques et reposant sur des bases solides. Dira-t-on qu'il suffit pour les faire rejeter qu'ils s'éloignent du type adopté par le plus grand nombre ? Ce serait à tort selon moi, puisque, nous le savons, toutes les conceptions en présence ne peuvent

nous donner encore que des vérités relatives, impossibles à contrôler autrement que par l'affinité qu'elles ont avec nos tendances personnelles, et avec notre degré de développement...

« Je résume ainsi qu'il suit cette longue étude :

« En considérant le grand nombre de degrés divers d'avancement intellectuel et moral existant dans notre monde, je comprends que les mêmes doctrines ne peuvent pas être acceptées par tous. Dès lors il me paraît utile qu'il y ait plusieurs écoles, afin qu'il n'y ait pas de déshérités. Si je suis dans le vrai elles se multiplieront encore, pour offrir à chacun, suivant sa tendance, la nourriture intellectuelle qui lui convient. Mais après ce mouvement de dispersion, de nouveaux progrès amèneront un mouvement de concentration et l'on se rapprochera peu à peu de l'unité de doctrine, en même temps que de la vérité.

« Si les choses doivent se passer ainsi, nous devons souhaiter que cette évolution nécessaire soit acceptée par tous avec un esprit philosophique et que les plus avancés donnent l'exemple d'une large tolérance, sentiment dont ne doivent jamais se départir des frères en marche vers le même idéal, bien que par des chemins différents. *Le congrès spirite de 1889 n'aura toute sa valeur qu'à ce prix.* »

Nous ne pouvons que souhaiter ardemment que les membres du comité d'initiative du prochain congrès, veuillent se pénétrer des sages desiderata de l'honorable M. Caron. Nous croirions, d'ailleurs, faire injure au dit comité, dût-il ne compter que des partisans de l'ancienne école de la première heure, en le supposant capable de méditer d'apporter la moindre entrave à la manifestation de la libre-pensée. Il serait vraiment fâcheux que la presse de la capitale, à cette occasion, et « devant les nations assemblées, » dût laisser insinuer que, conviée aux séances d'un congrès spirite, elle aurait pu se croire dans le sein d'un concile.

M. G.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Un rêve sur le divin. — Sous ce titre Mme Juliette Adam a dernièrement publié un fort joli petit volume, recueil de pensées philosophiques, qu'elle aurait écrit, dit-elle en une courte préface, dans un moment d'inspiration et sous la dictée d'amis invisibles. De ces diverses pensées, pour ainsi dire jetées au hasard de l'inspiration... ou de l'imagination, se dégage, autant qu'il nous a été possible d'en juger, une théorie sur l'univers et les êtres qui, sous le nom d'*uranisme*, ne serait en réalité qu'une sorte d'éclectisme théoso-

phico-spirite. Sans examiner ici la valeur pratique des idées émises par Mme Juliette Adam, l'absence de développement théorique ne nous permettant pas d'en constater l'exacte signification, nous nous contenterons simplement de signaler à nos lecteurs les quelques paragraphes suivants, qui sous forme d'aphorismes résument la pensée de leur auteur sur notre philosophie :

« Le spiritisme est un degré très inférieur de l'initiation aux sciences sacrées. »

« Les *spiritistes* exigent des manifestations matérielles des âmes, coups frappés, apparitions, etc., ne s'adressent qu'à des âmes inférieures, encore attachées à la terre, prêtes à être réincarnées pour expier des fautes ou des crimes. Ces âmes répondent par des manifestations grossières, trompeuses, en rapport avec leur imperfection. »

« A mesure que les âmes s'élèvent dans les degrés uraniques, elles deviennent de plus en plus lumière et de moins en moins matière. La communication avec elles n'est possible que par des âmes dégagées des passions et des intérêts terrestres, qui déjà sont idéalisées. »

« Le spiritisme s'efforce de ramener l'âme céleste à la matière, l'uranisme guide l'âme humaine vers la lumière. »

« L'une des erreurs du spiritisme, laquelle engendre les autres, c'est qu'il confond l'esprit, force organique, avec l'âme, puissance immatérielle. »

« La mort matérielle est la révélation de la vie psychique; si l'on veut rester en communion avec l'âme d'un mort et en recevoir les inspirations, il ne faut pas l'évoquer dans sa vie corporelle détruite, lui demander des manifestations matérielles, il faut soi-même se perfectionner abstraitement, s'élever idéalement pour se rapprocher des voies divines où ascensionnent les âmes. »

Comme on le voit, Madame Juliette Adam est peu tendre pour les spirites, et si elle est certainement trop intelligente pour croire encore au démon, elle affirme cependant que les êtres inférieurs ayant uniquement accès sur notre matière ont donc seuls la faculté de se manifester après leur mort d'une manière tangible. Cette interprétation superficielle qui consiste à juger de la cause non point par l'effet mais par le moyen, de l'arbre non point par ses fruits mais par son aspect, en un mot qui ne s'arrête qu'à la surface des choses sans vouloir les approfondir, a tellement été ressassée par les adversaires du spiritisme, particulièrement par les catholiques, qu'elle ne peut que nous étonner de la part d'un écrivain aussi libéral, d'un esprit aussi dépourvu de préjugés que doit l'être sans doute Madame Juliette Adam.

L'auteur *d'un Rêve sur le Divin* cacherait-elle sous des apparences démocratiques des tendances essentiellement aristocratiques ? On serait tenté de le croire en voyant avec quel dédain, avec quelle hauteur méprisante elle paraît juger les êtres qui se manifestent à nous et qui, sans doute faute d'autres, se servent de moyens encore imparfaits et souvent vulgaires. Cette vulgarité du mode d'obtention, cette sorte de matérialité momentanée qu'ils empruntent ne font au contraire que les grandir à nos yeux. Elles nous prouvent, à nous qui sous la banalité du

phénomène savons constater quand il le faut la grandeur des résultats, que ces êtres désincarnés ont assez conscience de leurs devoirs envers leurs frères d'ici-bas pour ne pas reculer devant l'âpreté et la difficulté des moyens quand il s'agit de leur enseigner la consolante vérité de la survivance.

La véritable élévation ne consiste pas pour l'être à planer idéalement dans les hautes régions -- les voies divines, selon Mme Juliette Adam — mais à regarder au-dessous de soi et à tendre une main fraternelle à ceux qui moins courageux et moins forts, n'ont pu acquérir encore un même degré de supériorité. Peut-être n'est-ce point là une *voie divine*, mais c'est sûrement une voie humaine, et mille fois la préférons-nous à la première où l'égoïsme, le dédain et l'arrogante fierté seraient, d'après Mme Juliette Adam, les seules vertus dominantes.

Notre Œuvre. — *Première leçon donnée au peuple sur la philosophie sociale, la religion éternelle, universelle et vivante.* — Dans cette première conférence que nous recevons, sous forme de petite brochure, M. Verdad, le vulgarisateur bien connu de la Religion laïque, s'adressant particulièrement aux prolétaires, les engage à venir étudier avec lui les grands problèmes de l'existence. Dieu, l'homme, l'univers, telles sont les principales questions qu'il se propose de traiter dans une série de prochaines instructions.

Nous ne doutons certes pas des bonnes intentions de M. Verdad et du dévouement qu'il emploiera, sans nul doute, pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il a entreprise. Nous prendrons cependant la liberté de lui faire observer que la classe des travailleurs, à laquelle tout particulièrement il s'adresse, a surtout soif de liberté et de bien-être et que ce n'est peut-être pas lui rendre bien sympathique l'étude de la philosophie, que de la faire précéder d'idées purement dogmatiques, par suite non démontrables. « La science religieuse que nous enseignons, dit M. Verdad, démontre aussi facilement l'existence de Dieu que le chimiste prouve que l'eau est composée de deux principes gazeux. » L'histoire de l'humanité — pourrait-on répondre à l'honorable conférencier — démontre plus sûrement encore que c'est toujours au nom de ce Dieu dont vous proclamez l'existence, que se perpétuèrent les plus monstrueux privilèges et les plus funestes erreurs. Dieu, pour le peuple, est synonyme d'asservissement, d'ignorance et de fanatisme. Voilà ce que trop souvent on oublie quand on s'adresse à ceux qui tant de fois furent abusés et tyrannisés par les religions et qui, avec peut-être plus de raison qu'on ne pense, se méfient instinctivement de qui vient leur affirmer la nécessité d'adorer ce que leur conscience réprouve.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille, disait le rat judicieux du bon Lafontaine. Espérons pour Monsieur Verdad que pareille réflexion à l'égard de *son Dieu*, ne viendra pas interrompre ses prochaines et éloquentes causeries.

La Vie Eternelle et le Salut Collectif. — Tel est le texte d'un discours prononcé par M. Fauvety le 11 novembre 1888, au cimetière de la Bontellerie à Nantes, devant un nombreux auditoire. L'éminent philosophe, bien connu de nos lecteurs, y fait en termes éloquents le procès de l'individualisme. Nous sommes loin de partager toutes les idées de M. Fauvety et ne reconnaissons pas comme lui la nécessité d'appuyer notre philosophie sur les textes surannés des Evangiles et les paroles tant de fois torturées des Saint-Paul, des Saint-Jean ou autres personnages de béate mémoire. Nous applaudissons volontiers cependant à ses généreuses paroles empreintes de la plus profonde solidarité, et qu'il serait désirable pour le bien de l'humanité de voir partout appréciées et comprises.

Nous extrayons du discours de M. Fauvety les deux passages suivants vraiment remarquables et profonds :

« Il faut renoncer à la pensée égoïste du salut individuel, être bien convaincu que nous ne pouvons nous sauver sans les autres, et nous regardant tous comme les membres du même corps, il faut que chacun de nous, en travaillant à son propre agrandissement, à son amélioration personnelle, s'applique à faire participer les autres à tout ce qu'il aura acquis lui-même de moralité, de sensibilité, de connaissance et de bien-être. »

« Je veux l'immortalité pour tous, même pour ceux qui la nient. Je la veux non seulement pour les âmes qui ont conservé leurs instincts matériels et leurs attaches terrestres ; je la demande, non seulement pour les *médiocres* en vertu et pour les pauvres d'esprit, mais même pour les méchants et les criminels. »

Voilà qui est généreux et bien pensé. E. L.

NÉCROLOGIE. — Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort corporelle d'une des personnalités les plus marquantes parmi les adeptes de notre philosophie, D. José, M. Fernandez Colavida, président honoraire du récent congrès de Barcelone. Fondateur et directeur de l'importante Revue des études psychologiques, qui ne compte pas moins de 20 années d'existence, cet ardent propagateur du spiritisme a tenu à donner par ses obsèques purement civiles un dernier exemple de fidélité à ses principes. Bien sympathiques regrets à nos confrères de Barcelone.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.